

## A. von Humboldt et Goethe : des épistémés relationnelles et orphiques pour connaître les formes vivantes

Bertrand GUEST  
Université d'Angers  
Orcid : 0000-0002-7567-4662

*Résumé* : Le dialogue entre Alexander von Humboldt et Goethe souligne leur intérêt commun pour une approche de plus en plus scindée en deux champs de connaissance que leur époque tend à séparer : les sciences de la nature et la poésie, qu'ils pratiquent de concert. Ils partagent une conscience de la nature relationnelle du monde comme du savoir, le second devant pour eux se concevoir au contact et à l'image du premier. Leur amitié créatrice et leur *Bildung* mutuelle sont riches de suggestions épistémologiques toujours des plus actuelles, au moment où l'écologie, en tant que science des relations et interactions au sein du vivant, entrevoit de plus en plus la nécessité d'une connaissance sensible du monde. On repère en partage chez eux une manière commune de pratiquer des sciences vivantes, soucieuses de ne pas bouleverser ce qu'elles observent, en ce sens orphiques.

*Mots-clés* : zoopoétique, animal, écologie, relation, vulnérabilité.

*Abstract*: The dialogue between Alexander von Humboldt and Goethe underlines their common interest in an approach of nature that combines natural sciences and poetry, even though these two fields of knowledge are at the time increasingly separated from each other. They share an awareness of the relational nature of the world and of knowledge, the latter having, according to them, to be conceived in contact with and in the image of the former. Their creative friendship and their mutual *Bildung* are rich in up-to-date epistemological suggestions they make to each other, at a time when ecology, as a science of living relationships and interactions, increasingly sees the need for a sensitive knowledge of the world. Goethe and Humboldt share a common way of practicing living sciences, both being careful not to upset what they observe, in an Orphic manner.

*Keywords*: zoopoetics, animal, ecology, relationship, vulnerability.

Souvent dans les sujets de l'empire animal  
Notre œil retrouve encor le règne végétal.  
Ainsi tout est lié dans toute la nature,  
Et de ces végétaux l'admirable structure,  
Leurs nerfs si délicats, leur flexibilité,  
Leur repos, leur réveil, leur sensibilité,  
Semblaient les rapprocher de la nature humaine.

Jacques Delille, *Les Trois Règnes de la nature*, t. II, Paris,  
Nicolle et Giguet & Michaud, 1808, p. 77.

Au sein des sciences naturelles, dont le bouillonnement est si intense au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, avant même que ne se précisent les fondements de l'écologie, se laissent retracer plusieurs partis pris scientifiques, aussi bien le « parti de l'entaille » (Bertrand 2019 : 14), procédant de la coupure entre des êtres à définir isolément, qu'une épistémologie relationnelle, attachée à connaître les liens entre les parties, liens dont se tisse la substance du tout qui est à tenter de connaître. Or il n'est pas rare que ces deux façons de penser la texture même du monde cohabitent chez un même esprit, au point que l'on peut se demander si une voie pour découvrir les *liens* entre les êtres n'a pas pu être aussi, paradoxalement, d'expérimenter leur *coupure*.

L'ontologie naturaliste, mise en lumière par les travaux de Philippe Descola, et sa séparation des êtres de part et d'autre d'un grand partage, a-t-elle pu rendre manifeste, fût-ce sur le mode d'une expérimentation négative, ce qui relie le monde ? Sans justifier aucune essentialisation, on peut avancer l'hypothèse qu'un certain naturalisme, peut-être minoritaire, aurait entraperçu des liens, pensé la porosité des catégories, visé la description de la nature en tant qu'elle est un tout, pas nécessairement clair, intelligible, cohérent ou harmonieux, mais englobant les hommes eux-mêmes et leurs cultures au point de dépasser leur dichotomie, et de tracer d'autres façons de penser-classer le vivant qu'une séparation absolue entre nature et culture. Dès lors qu'on regarde le naturalisme comme doté d'une histoire (faite de dissensus) et d'une diversité interne (Descola 2017), on y discerne non plus seulement une singularité humaine qui se pense hors de la nature, tentée par l'exceptionnalisme, mais peut-être aussi bien une étude de l'appartenance interactive de l'humanité à cette Terre qui la façonne et qu'elle façonne en retour.

## La nécessité de savoirs en relation pour connaître un tout fait de relations

Romain Bertrand fait remonter au « temps de Goethe et de Humboldt, le rêve d'une "histoire naturelle" attentive à tous les êtres, sans restriction ni distinction aucune, [s'autorisant] des forces combinées de la science et de la littérature pour élever la "peinture de paysage" au rang d'un savoir crucial ». Quelles descriptions du monde se prêteraient en effet mieux que les leurs à cette hypothèse d'un naturalisme attentif aux relations et interactions qui tissent le tout ? « La galaxie et le lichen, l'homme et le papillon voisinaient alors paisiblement dans un même récit », poursuit l'historien. « Aucune créature, aucun phénomène ne possédait sur les autres d'ascendant narratif. [...] Ce n'est pas que l'homme comptait peu : c'est que tout comptait infiniment » (2019 : 12-14).

Il semble qu'un point décisif tienne à l'attention au singulier, à une façon d'étudier qui envisage l'infinie irréductibilité de chaque parcelle de la nature à toute essentialisation hâtive : cette science goethéenne et humboldtienne pratique certes la *généralisation*, mais sans céder à l'*abstraction* du monde, en quoi elle n'est pas seulement une science, mais surtout un art du détail. Loin de réduire la nature à un objet calculable en y recherchant un système, elle se tient à l'exigence d'en percevoir toujours les phénomènes mouvants et renouvelés, de guetter l'anomalie, la faille ou l'exception, d'adapter le modèle à ce qu'il regarde – ce tout fût-il chaotique et non ordonné – plutôt que de risquer d'imposer un ordre factice à l'empirie et à la contingence observées. Par là-même, cette épistémé relationnelle intègre et assume une relation affective et poétique du *Naturforscher* à la matière du monde qu'il étudie, dont pas un instant il ne se pense détaché ou extérieur, loin de toute distinction rigide entre "objet" et "sujet". Pétrie de *sensibilité*, elle lui fait droit sur le plan de la connaissance, forte du constat que se lier par le sentiment, par exemple esthétique, est une dimension inaliénable d'une connaissance complète. Elle apparaît soucieuse de dépasser ainsi les oppositions binaires, et d'étudier l'entremêlement d'effets mutuels entre "moi" et "non-moi" (Dassow Walls 1995 : 29), ayant expérimenté que ce qui est à connaître n'est pas l'autre, mais ce que le fait que cet autre nous côtoie produit et modifie au milieu, à l'interstice, au lien lui-même.

Goethe et Humboldt sont l'un comme l'autre des figures cruciales dans cette histoire d'un naturalisme relationnel, notamment parce qu'ils n'ont pas séparé leur pratique des *Naturwissenschaften* de la poésie et de l'exercice esthétique de cette sensibilité. Si le second est présenté aujourd'hui comme un précurseur de l'écologie à venir, science des *relations*<sup>1</sup>, c'est qu'il fut l'artisan d'une révolution épistémologique complète, consistant non tant à fonder une nouvelle discipline qu'à conjuguer les observations empiriques de celles qui existent, en repérant les corrélations, interactions et combinaisons qui font de la Terre une (litho-, atmo-, hydro- et bio-) sphère de phénomènes entremêlés. Une orientation épistémologique qui s'esquisse dès ses carnets de voyage en Amérique, à l'instar des notations bilingues prises sur le plateau mexicain de Oaxaca : « L'évaporation causée par la chaleur produit le manque d'eau et de rivières, et le manque d'évaporation (source principale du froid atmosphérique) augmente la chaleur. *Alles ist Wechselwirkung* » (Humboldt 1803). Non seulement les phénomènes naturels, géologiques ou biologiques sont marqués par cette mutualité des effets – bientôt requalifiés de "boucles de rétroaction" –, mais il n'y a pas de savoir de branche, spé-

1 « Par "écologie" nous entendons la totalité de la science des relations de l'organisme avec l'environnement, comprenant, au sens large, toutes les conditions d'existence » (Haeckel 1866 : 8).

cialisé, qui soit dénué d'implications – “écosystémiques”, dira-t-on bientôt – dans les autres branches.

Lié d'amitié avec ce “Shakespeare des sciences” qui reste à tout instant poète, Goethe naturaliste consacre une part importante de son œuvre si polyvalente à la lumière et aux couleurs, au granit, à la physique expérimentale, à la morphologie et à la métamorphose des plantes. L'ostéologie n'est pas en reste, puisqu'il découvre l'os intermaxillaire humain, un os surnuméraire à la fonction morphologique de lien, rendant impaire la somme des os du squelette humain et qui, témoignant du transformisme à l'égard d'autres mammifères proches, participe à jeter des bases évolutionnistes.

La dizaine de volumes de l'édition des *Schriften zur Naturwissenschaft* de Goethe par l'Académie des sciences de Halle manifeste une structure dynamique proche des spirales évolutives qui dessinent le plan ouvert et inachevé du *Kosmos* humboldtien (Guest 2017 : 134-137), faisant suivre les essais par la masse des observations qui les sous-tendent, documents annexes, notes et correspondance (Gusdorf 1982 : 206). Observant, expérimentant, collectionnant lui aussi dans des domaines remarquablement variés, Goethe note des phénomènes et cas particuliers qu'il prend la peine de ressentir, auxquels il prend soin de se relier, tout en tentant de les articuler à une vision d'ensemble. Ainsi du *Melianthus*, des papilionacées et du *Polygala*, réunis dans l'*Essai sur la métamorphose des plantes*, par leur irrégularité commune quant au fait que les nectaires soient analogues aux pétales et aux étamines :

Il serait superflu de prévenir ici que l'objet de ces observations n'est point de replonger dans le désordre ce qui a été classé et séparé par les soins des observateurs ; on n'a d'autre but dans cet essai que de faire mieux comprendre les altérations de formes qui se présentent dans les végétaux (1829 : 47).

La structure des plantes ne peut être pensée qu'en rapport à l'ensemble du règne végétal, mais en veillant à ce que chaque idée générale énonce précautionneusement ses exceptions, sans contraindre le mystère des choses à entrer dans un tableau ordonné.

## Liés par le réseau des sciences romantiques

Lorsqu'ils se rencontrent, le sage de Weimar est à quarante-cinq ans un écrivain reconnu, au sommet de son art ; le jeune baron prussien n'a que vingt-cinq ans, mais sa conversation brillante frappe déjà comme un spectacle qui ouvre à tout un chacun les mondes de la botanique ou du volcanisme. Les biographes insistent sur l'enthousiasme de cette amitié autour d'expériences passionnées sur l'électricité en plein orage ou le galvanisme, dont quelques grenouilles font les frais (Wulf 2017 : 52-69). Tous

deux post-kantiens et pénétrés des Lumières, ils sont à la fois rationalistes et empiriques, voire sensualistes, et mesurent à la suite du philosophe (et géographe) de Königsberg que nulle connaissance du monde extérieur ne se détache d'une connaissance du sujet et d'une prise en compte de son intervention dans la connaissance de ce qui l'entoure. C'est de cette interaction constante, par-delà sujet et objet, que ces deux esprits partagent la conviction. La mesure ou l'arpentage du monde, pour reprendre la formule de Kehlmann (*Die Vermessung der Welt*, 2005), ne peut se faire qu'en faisant une place à la subjectivité et à l'imagination.

Parce que Goethe l'en a convaincu, Humboldt écrit dans une lettre qu'il lui sait gré de l'avoir pourvu de « nouveaux organes » (lettre à Caroline von Wolzogen du 14 mai 1806, dans Goethe 1876 : 407). Goethe s'attache au savant en devenir et tente même de l'attirer sur son terrain à Weimar, prestigieuse cour intellectuelle. Tout impressionné que soit Humboldt, son envie de parcourir le monde est la plus forte, lui qui se languit d'une existence indépendante pour étudier en liberté et échapper aux contraintes du courtisan. Sa conception de l'étude est marquée par l'importance décisive du réseau et de la correspondance scientifiques (qui n'ont rien d'une mondanité), mais elle constitue toutefois un parti pris épistémologique concerté. Conservée par l'Académie des sciences de Berlin, dont Goethe devient membre, la correspondance recense huit lettres de Goethe à Humboldt, pour quinze en sens inverse<sup>2</sup>. Humboldt, sans y résider, fait partie des réseaux de Weimar et Iéna, de même que Goethe intègre celui de l'université moderne refondée par les Humboldt à Berlin, qui portera plus tard leur nom.

L'éloge de Humboldt par Goethe ne se démentira plus, jusque dans ce fameux passage des conversations avec Eckermann, où il dépeint le « second découvreur de l'Amérique » animé d'un savoir vivant, d'une polyvalence (*Vielseitigkeit*), d'une ubiquité (partout Humboldt serait chez lui) et d'un esprit qui le rende comparable à une source inépuisable. Goethe dit que les heures passées avec Alexander équivalent à des années d'apprentissage :

Alexander von Humboldt est venu passer quelques heures chez moi ce matin. Quel homme ! Je le connais depuis longtemps, mais ne cesse d'être étonné par lui. On peut dire qu'il n'a pas son pareil pour ce qui est des connaissances et d'un savoir vivant. Et une polyvalence telle qu'elle ne m'est jamais apparue jusque-là ! À quelque domaine que l'on touche, il est partout chez lui et nous couvre de trésors pleins d'esprit. Il ressemble à une fontaine dotée de nombreux tuyaux, auxquels il suffit de présenter ses récipients pour être abreuvé, toujours rafraîchissant et inépuisable. Les quelques jours

2 On ne peut exclure qu'ils aient correspondu hors de cet échange institutionnel et scientifique. L'échange épistolaire entre Goethe et Wilhelm von Humboldt, le frère aîné, philosophe du langage et homme d'État, est plus conséquent (35 lettres de Goethe, 83 de Wilhelm von Humboldt).

qu'il va passer ici, je le sens déjà, me seront des années de choses vécues (Eckerman 1836 : I, 260)<sup>3</sup>.

Intrigué par les *Urformen* qui sous-tendent la diversité des formes du vivant (mais aussi de l'inerte), Goethe ne s'attache pas à catégoriser avec systématisme la nature. Au moment où il le rencontre, il est probable que Humboldt tient davantage de l'empiriste systématique, si l'on considère que Schiller, non sans jalousie, a pu le voir comme un froid calculateur dénué d'imagination (*Einbildungskraft*)<sup>4</sup>. Il est possible que Goethe ait infléchi l'esprit de Humboldt vers un savoir laissant plus de poids à l'imagination poétique, mais la curiosité indisciplinaire fut d'emblée une qualité partagée par eux deux. Leur amitié se construit sur une formation intellectuelle et esthétique mutuelle (cette même *Bildung* idéale au cœur des recherches romanesques de *Wilhelm Meister*), et sur la conviction que toute création est un échange à plusieurs mains, dans l'esprit cosmopolite d'un Lichtenberg. Goethe sait « que nous ne pensons et n'agissons pas seuls, mais en communauté » (1988 : 10), et Humboldt aussi, dont le travail est toujours étroitement lié à la circulation des spécimens collectés et des textes. Pour l'un comme pour l'autre, « il n'y a pas de système romantique isolé, individuel et qui engagerait une subjectivité unique : le système est une affaire collective et sert avant tout à la création d'une communauté humaine nouvelle » (Le Blanc *et al.* 2003 : 57). Les deux monuments d'écriture goethéen et humboldtien sont dès lors marqués par l'abondance des textes de genres et de formes divers, pris dans une dialectique entre le fragment, le poème, l'essai de petite taille d'une part, les monuments inlassablement menés tout au long d'une vie d'autre part. Nourris par cet utopisme bien tempéré de la république des lettres, des arts et des sciences, Goethe et Humboldt pratiquent une écriture résolument polygraphique et à tâtons.

3 « Alexander von Humboldt ist diesen Morgen einige Stunden bei mir gewesen. Was für ein Mann ! Ich kenne ihn so lange, und doch bin ich von neuem über ihn in Erstaunen. Man kann sagen, er hat an Kenntnissen und lebendigem Wissen nicht seinesgleichen. Und eine Vielseitigkeit, wie sie mir gleichfalls noch nicht vorgekommen ist ! Wohnen man rührt, er ist überall zu Hause und überschüttet uns mit geistigen Schätzen. Er gleicht einem Brunnen mit vielen Röhren, wo man überall nur Gefäße unterzuhalten braucht und wo es uns immer erquicklich und unerschöpflich entgegenströmt. Er wird einige Tage hier bleiben, und ich fühle schon, es wird mir sein, als hätte ich Jahre verlebt. » Sauf mention contraire, les traductions données au fil de l'article sont nôtres.

4 Reprochant à Goethe de perdre son temps dans les sciences et de délaisser la poésie, Schiller commande à Humboldt (et obtient) pour sa revue littéraire *Die Horen* un rare texte non scientifique, resté sans grand succès, apologue d'un peuple guidé par un sage vers la conscience de la force vitale, « *Die Lebenskraft oder der Rhodische Genius. Eine Erzählung* » (1795).

## Des sciences attentives et attentionnées, au contact de ce qu'elles étudient

On voit combien cette écriture des sciences reflète une pensée mobile, en perpétuel changement, une science différente de la philosophie mécaniste de Bacon, de Descartes et de Newton. Loin d'être une étendue inerte, extérieure à la conscience et manipulable par des machines, la nature commence pour eux à l'intérieur même de l'homme : ils mettent en commun une quête des mille nuances du sentiment de la nature, de la façon dont les hommes se trouvent impliqués en elle. Un détail illustre cette épistémé poétique, cet art de décrire *en fonction de* ce qui se trouve décrit : le personnage d'Otilie dans les *Wahlverwandtschaften* (*Les Affinités électives*) est séduit par les qualités narratives de Humboldt dans ses *Relations de voyage*, jusqu'à soupirer : « Combien j'aimerais entendre Humboldt raconter » (Etter & Lubrich 2004 : 906)<sup>5</sup>. Le paysage se laisse approcher par des récits pittoresques à même de laisser entendre sa disposition propre.

Amériques pour Humboldt, Italie pour Goethe : aux récits de voyage savants correspondent des essais, textes dont la forme libre et non dogmatique convient à la pensée en mouvement. En quête de l'*Urpflanz* (dès 1790 dans *Zur Metamorphose der Pflanzen*), Goethe est le dédicataire ravi de l'*Essai sur la géographie des plantes* de Humboldt, tout juste revenu des Amériques. Au frontispice allégorique de la version allemande de 1807, le dessin fait allusion à l'union de la poésie, de la philosophie et de la science dans laquelle l'auteur entend s'inscrire à la suite de Goethe. Aux pieds de la statue d'Isis-Artémis d'Éphèse dévoilée par Apollon, génie de la poésie, un exemplaire de *La Métamorphose des plantes* de Goethe, lequel écrit que cette « illustration flatteuse laisse entendre que la Poésie elle aussi pourrait soulever le voile de la Nature » (1982 : 115). Relevant la référence au fragment CXXIII d'Héraclite, « *phusis kruptestai philei* »<sup>6</sup>, Pierre Hadot y voit un signe de l'orphisme qui imprègne la pratique tant goethéenne que humboldtienne des sciences. Là où l'attitude prométhéenne est marquée par l'audace, par une curiosité sans limites, par la volonté de puissance et par l'utilitarisme, l'attitude orphique consiste inversement, par respect devant le mystère et par désintéressement, à tenter d'apercevoir la nature et de lire entre ses lignes sans en bouleverser le cours – ce sont là les « deux orientations du rapport de l'homme avec la nature [...] aussi nécessaires l'une que l'autre » (Hadot 2008 : 137) et pouvant coexister chez une même personne. Or l'orphisme relatif de Goethe et Humboldt, s'il ne préjuge pas d'accents prométhéens dans leur pensée et dans leur œuvre, a sans doute à voir avec cet art descriptif perdu qu'étudie Romain Bertrand, en ceci qu'il n'est précisément

5 « *Wie gern möchte ich nur einmal Humboldten erzählen hören.* »

6 « *Nature aime se cacher* » (Dumont 1988 : 173).

pas un interrogatoire intrusif, mais une écoute attentionnée. « À rebours du sens commun, écrit-il, les apparences, pour le naturaliste, sont tout sauf trompeuses : le simple savoir des surfaces aide à poser les bonnes questions, et parfois à y répondre » (2019 : 95).

Dans la querelle du volcanisme, qui porte sur la genèse du basalte et éclate assez ironiquement en 1789, l'enjeu est non seulement de savoir comment les roches se sont formées – par écoulement lent dans les océans (neptunisme) ou par explosions catastrophiques (plutonisme) –, mais de donner corps à une vision politique : l'histoire est-elle mue par des forces lentes et douces, ou par des révolutions subites et brutales (Chelebourg 2001 : 101-116) ?<sup>7</sup> Or, si Humboldt et Goethe sont tous deux d'abord partisans du neptunisme, l'observation des volcans andins convertit le premier au plutonisme, que Goethe, en spectateur du Vésuve, n'admet pas. L'épisode est souvent vu comme le signe d'un certain dilettantisme de Goethe<sup>8</sup>, mais le même reproche d'"éparpillement" concerne Humboldt tout aussi bien, en tant qu'un certain type de savants à contre-temps,

[...] savants doués d'une capacité de synthèse, pour lesquels la connaissance historique représente un aspect majeur de la culture. Or le XIX<sup>e</sup> siècle verra le triomphe de l'esprit d'analyse, de dissociation et de spécialisation. L'horizon intellectuel de la recherche ne cesse de se restreindre ; la surface couverte par le regard se rétrécit comme peau de chagrin. En même temps disparaît la profondeur historique et le sens de la continuité (Gusdorf 1966 : 108).

La science positive, de plus en plus scientifique et jalouse de ses frontières, d'une démarcation qu'elle instaure avec la poésie et les *Geisteswissenschaften*, rejette l'historicité même des sciences. Elle n'efface pas seulement certains scientifiques trop poétiques et sensibles, mais clôt la possibilité même d'en retrouver la trace par une histoire complète, qui envisage *à la fois* les sciences *et* les arts descriptifs (peinture et poésie), que Humboldt et Goethe pratiquaient comme une partie même des sciences de la nature<sup>9</sup>.

7 Les volcans cristallisent des conceptions du temps, mélancolique et cyclique pour Madame de Staël ou Chateaubriand, prométhéenne et linéaire chez un Michelet, qui y lit la promesse du progrès humain.

8 Tenant du positivisme, Emil Du Bois Reymond recommande d'oublier purement et simplement l'œuvre scientifique de Goethe.

9 À ce propos, voir notamment Weber (2016).

## Un art de sentir et de laisser le vivant parler de lui-même

La toute-puissance de la rationalité et du calcul en tant que seule voie cognitive, le matérialisme concernant la nature humaine, l'écrasement de l'individu et de la singularité, de la personnalité artistique et de l'imagination transcendante, découlent d'une dérive des Lumières, d'une réduction des sciences au calcul mathématique. *A contrario*, c'est une pratique équilibrée des sciences que proposent Goethe et Humboldt, maintenant ouvert le dialogue des facultés sans soumettre l'imagination à l'entendement, conciliant unité et diversité, idéal et empirie, *ordo idearum* (abstraction) et *ordo rerum* (concrétude). Réagissant à un cours de Victor Cousin qui louait l'esprit résolument analytique du XVIII<sup>e</sup> siècle et sa réprobation des synthèses précipitées, Goethe défend les synthèses, aussi vitales à ses yeux que l'analyse, notamment pour que le savoir reste relationnel, relié au monde – vivant, en somme : « Un siècle qui se repose entièrement sur l'analyse et se garde en même temps de toute synthèse, ne peut pas être sur la bonne voie. Car c'est seulement les deux à la fois, tels l'expiration et l'inspiration, qui font vivre le savoir » (1982 : 51). Le modèle, organiciste, est la respiration, l'alternance entre diastole et systole, si proche du balancement essayiste et à la fois des manifestations du vivant en relation et en adéquation auquel il s'agit d'établir l'éthos savant.

Goethe rappelle en effet dans sa *Théorie des couleurs* (1810) que cet équilibre entre synthèse et analyse, idéal des sciences de la nature, est lui-même tiré de l'observation : « Séparer en deux ce qui est uni, unir ce qui est duel, telle est la vie de la nature. Voilà l'éternelle systole et diastole, l'éternelle *syncrisis* et *diacrisis*, l'inspiration et l'expiration du monde dans lequel nous vivons, tissons notre toile et existons » (Goethe 1810 : 277)<sup>10</sup>. L'attention scientifique porte sur une méthode qui soit à l'aune de la nature, proportionnée à elle (*Naturgemäße Methode*), qui n'en trahisse pas le caractère fluctuant, processuel et insaisissable.

L'exigence de ne pas céder au calcul analytique des parties en délaissant la visée de sentir le tout rejoint l'orphisme en ceci qu'elle conçoit la poésie descriptive comme un art de laisser se manifester les métamorphoses du vivant, un *poëin* consistant à tenter de se rendre témoin, en ouvrant la perception, de ce qui est sous nos yeux et demeure pourtant inaperçu. La poésie doit faire apparaître le monde, l'art doit rendre le monde visible. D'où l'importance centrale du dessin et de l'art pictural pour l'un et l'autre, qui s'y essaient régulièrement et s'associent aux dessins d'autres qu'eux-mêmes pour enrichir l'approche descriptive de leurs essais scientifiques.

<sup>10</sup> « Das Geeinte zu entzweien, das Entzweite zu einigen, ist das Leben der Natur ; dies ist die ewige Systole und Diastole, die ewige Synkrisis und Diakrisis, das Ein- und Ausatmen der Welt, in der wir leben, weben und sind. »

Cet art du voir, cette poétique du regard, est au cœur de leur description physique du monde, au sein duquel ils s'attachent l'un et l'autre à repérer l'histoire mouvante des formes vivantes, qu'il s'agisse d'animaux, de plantes, de roches (mobiles), de la lumière (changeante), des nuages (qui passent), des hommes, mais aussi des formes culturelles, à commencer par les langues (beaucoup serait à dire sur l'interconnexion entre les travaux de Goethe et d'Alexander avec ceux de Wilhelm von Humboldt, à la recherche des *innere Sprachformen* du plus grand nombre de langues différentes possibles). La focalisation progressive de la *Naturwissenschaft* goethéenne sur l'optique (la *Farbenlehre* étant probablement l'œuvre scientifique à laquelle il revient le plus constamment) le montre, de même que chez Humboldt, la peinture de paysage est étudiée comme une partie de la nature elle-même, prenant place dans l'arborescence des chapitres de *Kosmos*. C'est même une partie essentielle, parce que c'est celle qui ouvre notre accès à la nature (*Anregungsmittel zum Naturstudium*). « Perception et description esthétique de la perception » sont selon Pierre Hadot les « seuls vrais moyens de découvrir les secrets de la nature » (2008 : 203), s'agissant de « découvrir les secrets de la nature en s'en tenant à la perception, sans l'aide d'instruments, et en utilisant les ressources du discours philosophique et poétique ou celles de l'art pictural » (209).

Les dessins inaboutis, croquis, esquisses et autres “profils” de paysage, les figurations graphiques réalisées *in situ* sur des carnets de voyage, avant l'impressionnisme, sont des formes à même de montrer que « la Nature n'est pas donnée une fois pour toutes, mais un processus qui se déroule dans le temps et qui ne se révèle à l'humanité que peu à peu et partiellement » (228). Une telle tentative s'expose au risque de ne pas aboutir, et de ne rester qu'une tentative, comme l'écrit justement Hans Blumenberg du *Kosmos* humboldtien, dont la publication progressive doit surmonter un certain esseulement avec la mort de Goethe, le livre de la nature cherchant, de façon impuissante selon lui, à montrer non pas seulement des tableaux de la nature, mais le fait que la nature se peint elle-même continuellement, renouvelle ses formes à la manière d'une performance artistique ininterrompue (Blumenberg 2007 : 304-305). Par définition inatteignable, la tentative est bien celle, goethéenne dans l'esprit, de chercher à manifester par l'écrit l'histoire mouvante des formes vivantes, constamment réadaptées les unes aux autres.

Aucune connaissance ne pouvant être établie une fois pour toutes à propos de cette nature qui, dans le prolongement du voile d'Isis, est un tissu processuel d'interactions changeantes, se reformant en permanence, il s'agit pour les sciences poétiques de la nature de s'ajuster humblement à cette condition chaotique, en en tirant des conséquences sur leur portée limitée et leur humilité nécessaire. Une épistémé attentive au primat des relations et au caractère non dualiste d'une nature qui englobe l'humanité

et le chercheur lui-même ne peut que reconnaître qu'aucun "objet" ne sera catégorisé, maîtrisé ou décrit une fois pour toutes, et souhaiter bâtir un discours qui épouse au mieux quelques-unes des métamorphoses en cours dans l'univers, à l'image du précepte des *Italienische Reise* de Goethe : « [se] résoudre à la façon dont cela voudra venir, l'ordre se donnera de lui-même » (1981 : 213).

Le défi tenu par cette épistémé goethéenne et humboldtienne, cette poétique immanente et située, est on ne peut plus actuel : connaître empiriquement les détails du monde sans négliger leur poéticité, s'efforcer de synthétiser leurs rapports, sans se dissoudre dans leur analyse, en tendant vers une universalité qui n'écrase pas les singularités ou les différences. Une telle démarche suscite le goût et l'amour de la nature, un ingrédient, si l'on en croit Anna Tsing, décisif, pour connaître autrement, mais aussi aménager autrement, les milieux. De Goethe et Humboldt à Anna Tsing, c'est toute l'histoire d'un certain aménagement capitaliste qui s'étend. La lecture contemporaine que l'anthropologue américaine propose des phénomènes de prolifération végétale invasive, par des plantes qui étouffent toutes les autres et réduisent toute possibilité de "relation" dans le paysage, s'installant sans partage sur les friches des plantations coloniales qui ont dévasté et appauvri les milieux, éclaire peut-être rétrospectivement ce qu'une épistémé moins analytique, calculatrice, utilitariste et prométhéenne – plus relationnelle et orphique – aurait pu porter comme type de paysage :

Les plantations approfondissent la domestication, accentuent les dépendances végétales et forcent la fertilité. S'inspirant du type d'agriculture céréalière soutenue par les États, elles investissent tout dans la surabondance d'une seule et même culture. Mais il manque un ingrédient : elles enlèvent l'amour. En lieu et place de l'affection qui reliait les gens, les plantes et les lieux, les planteurs européens ont introduit la culture par la coercition (Tsing 2022 : 95).

## Bibliographie

- Bertrand, Romain, *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil, 2019.
- Blumenberg, Hans, *La Lisibilité du monde*, trad. Pierre Rusch et Denis Trierweiler, Paris, Cerf, 2007.
- Chelebourg, Christian, « Les volcans romantiques et la marche du temps », dans *Nature et politique. Logique des métaphores telluriques*, dir. Dominique Bertrand, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, pp. 101-116.

- Dassow Walls, Laura, *Seeing New Worlds : The Concillience of Emersonian Wholes and Humboldtian Science in Henry David Thoreau*, Madison, University of Wisconsin Press, 1995.
- Delille, Jacques, *Les Trois Règnes de la nature [...] Avec des notes, par M. Cuvier, de l'Institut, et autres savants*, Paris, Nicolle et Giguet & Michaud, 1808, 2 vols.
- Descola, Philippe, « Les animaux et l'histoire, par-delà nature et culture », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 54:1, 2017, pp. 113-131.
- Dumont, Jean-Paul (éd.), *Les Présocratiques*, Paris, Gallimard, 1988.
- Eckermann, Johann Peter, *Gespräch mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens 1823-1832*, Leipzig, Brockhaus, 1836, 2 vols.
- Ette, Ottmar et Oliver Lubrich, « Die andere Reise durch das Universum », dans *Kosmos : Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, éd. Hans Magnus Enzensberger, postface de Humboldt, Frankfurt am Main, Eichborn, 2004, pp. 905-920.
- Goethe, Johann Wolfgang, *Zur Farbenlehre*, t. I, Tübingen, Cotta, 1810.
- , *Essai sur la métamorphose des plantes*, trad. Frédéric de Gingins-Lassaraz, Genève/Paris, Barbezat, 1829.
- , *Goethes Briefwechsel mit den Gebrüdern von Humboldt*, Leipzig, Brockhaus, 1876.
- , *Italianische Reise* [1816], dans *Goethes Werke [Hamburger Ausgabe]*, t. XI, Munich, Beck, 1981.
- , *Die Metamorphosen der Pflanzen. Andere Freundlichkeiten (1818-1820)*, dans *Goethes Werke [Hamburger Ausgabe]*, t. XIII, éd. Erich Trunz, Munich, Beck, 1982.
- , *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens [Münchener Ausgabe]*, t. XVI, partie 2, éd. Karl Richter et al., Munich, Beck, 1988.
- Guest, Bertrand, *Révolutions dans le cosmos. Essais de libération géographique (Humboldt, Thoreau, Reclus)*, Paris, Classiques Garnier, 2017.
- Gusdorf, Georges, *De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, Paris, Payot 1966.
- , *Fondements du savoir romantique*, Paris, Payot, 1982.
- Hadot, Pierre, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2008.
- Haeckel, Ernst, *Generelle Morphologie der Organismen*, t. I, Berlin, Reimer, 1866.
- Humboldt, Alexander von, *Amerikanische Reisetagebücher*, entrée d'août 1803, Nachlass Alexander von Humboldt, Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin, Preußischer Kulturbesitz.
- , « Die Lebenskraft oder der Rhodische Genius. Eine Erzählung », *Die Horen*, I, 1795, pp. 90-96.

- . *Kosmos. Entwurf einer physischen Weltbeschreibung* [1834-1859], éd. Hans Magnus Enzensberger, postface de Humboldt, Frankfurt am Main, Eichborn, 2004.
- Kehlmann, Daniel, *Die Vermessung der Welt*, Leipzig, Rowohlt, 2005.
- Le Blanc, Charles *et al.*, *La Forme poétique du monde : anthologie du romantisme allemand*, Paris, Corti, 2003.
- Tsing, Anna Lowenhaupt, *Proliférations*, trad. Marin Schaffner, Marseille, Wildproject, 2022.
- Weber, Anne-Gaëlle, « Alexander von Humboldt : un précurseur de l'éco-poétique ? », *Loxias*, 52, 13 mars 2016, <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=8289> (consulté le 15 octobre 2023).
- Wulf, Andrea, *L'Invention de la nature* [2015], trad. Florence Hertz, Paris, Noir sur Blanc, 2017.

